

vail. Ils étaient lour chapeau et restaient bouche béante à nous regarder sur le bord de la route. Clémentine leur faisait de petits signes de tête fort bienveillants.

— Mais, ma chère, lui dis-je, tu veux donc qu'on coure après nous ?

— Oh ! il n'y a pas de danger. fit-elle en secouant la tête. Pourquoi veux-tu que ces gens aillent raconter chez nous que je me promène avec toi sur la route ! Et puis, quand ils le diraient, on croirait que c'est une de mes folies.

C'était vrai pourtant ! mon excellente tante était si loin de me soupçonner, que, lui eût-on dit que je fuyais avec sa fille sur la route de Pétersbourg, elle n'eût pas daigné y attacher d'importance.

Cette pensée m'avait amoindri à mes propres yeux. Nous traversons une forêt peu éloignée de la maison de ma tante, il n'y avait plus de paysans sur la route, le soleil était couché, les rossignols chantaient à plein gosier dans le taillis, mon Finnois dormait comme un loir ; — je me sentis plein d'audace, et je résolus de profiter des avantages que me donnait ma situation.

— Cher ange... dis-je à Clémentine en me rapprochant, non sans une infinité de précautions.

Clémentine fouillait dans sa poche avec une inquiétude évidente.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je en interrompant mon bel exorde.

— J'ai oublié mon porte-monnaie ! fit-elle avec désespoir.

— C'est un détail. Combien y avait-il dans ton porte-monnaie ?

— Soixante-quinze kopecks, répondit-elle en tournant vers moi ses grands yeux pleins de trouble.

— Ce n'est pas une fortune ; ma mère te donnera un autre porte-monnaie, lui dis-je par manière de consolation.

— C'est ma tante Mourief qui va être étonnée ! s'écria Clémentine en frappant des mains. Quelle surprise ! J'adore les surprises.

Ma mère aussi adorait les surprises, mais je n'étais pas sûr que celle que nous lui préparions fût de son goût.

Pour chasser ce doute importun, je me rapprochai encore un peu de ma jolie fiancée, et je glissai tout doucement un bras derrière elle. Comme elle se tenait droite, elle ne s'en aperçut pas. J'en profitai pour m'emparer de sa main gauche. elle me laissa faire, parce que je regardais attentivement ses bagues.

— Ma chère petite femme, lui dis-je, comme nous serons heureux !

— Oh ! oui, répondit-elle ; tu foras venir Bayard et Pluton, n'est-ce pas ? Maman ne te les refusera pas.

Certes non, ma tante ne les refuserait pas, et c'est précisément ce qui me chagrînait, car ces deux animaux trop bien dressés m'opposeraient sans aucun doute une rivalité redoutable dans le cœur de ma fiancée. Enfin, je passai outre.

— Nous vivrons toujours ensemble, nous ne nous quitterons plus... Est-ce que tu m'aimes, Clémentine ?

— Mais oui ! fit-elle avec une sorte de pitié. Voilà déjà deux fois que tu me le demandes. Combien de fois faudra-t-il te le dire ?

Évidemment ma cousine et moi, nous n'avions de commun, en ce moment, que les coussins de notre équipage ; nous vivions dans deux mondes complètement étrangers l'un à l'autre.

Je me hasardai à brûler mes vaisseaux. J'enlaçai Clémentine de mon bras droit, je l'attirai à moi et j'appliquai un baiser bien senti sur ses cheveux... Mais, au moment où mes lèvres touchaient son visage, sa main droite, restée libre malheureusement, s'aplatissait sur le mien avec un bruit si retentissant, que le Finnois, réveillé en sursaut, se hâta de faire claquer ses rênes sur le dos de son attelage.

— Clémentine ! fis-je irrité, c'est le second !

— Et ce sera comme ça toutes les fois que tu seras impatient ! me répondit-elle avec la vaillantise d'un jeune coq déjà expert dans les combats.

— Mais, que diable ! fis-je, fort mécontent, ce n'est pas pour autre chose qu'on se marie ! Quand on ne veut pas se laisser embrasser, on ne se fait pas enlever !

Clémentine devint ponceau, — honte ou colère, je n'en sais rien. J'étais extraordinairement monté, et je la regardais d'un air furieux.

— Ah ! on ne se fait pas enlever ! Ah c'est pour m'embrasser que tu m'enlèves ! Eh bien ! attends ! ce ne sera pas long !

Elle avait détaché le tablier du tarantass et se préparait à sauter à terre, au risque de se casser quelque chose. Je la retins, non sans peine, et mes mains, nouées autour de sa taille, — non par tendresse, je vous le jure, mais pour la protéger, — reçurent plus d'une égratignure dans la bagarre. Elle se détendait comme un lionceau en bas âge, mais avec une vigueur surprenante.

À la fin, vaincue, elle se laissa tomber sur le coussin.

— Je n'ai que ce que je mérite. fit-elle d'un air sombre. Mais c'est une indignité. Un galant homme ne se comporte pas ainsi !

J'avais tiré mon mouchoir et j'étais essuyant les gouttelettes de sang qui venaient à la surface de mes égratignures.

Je lui montrai la batiste marbrée de petites taches roses.

— Est-ce que tu crois, dis-je, qu'une demoiselle bien élevée se conduit ainsi ?

— C'est bien fait ! répliqua-t-elle, et je recommencerai tous les jours !

— Tous les jours ?

— Toutes les fois que tu seras grossier !

— Alors, ma chère, lui dis-je, ce n'est pas la peine de nous marier ! Nous pouvons nous quereller sans cela.

— Bien entendu ! Adieu, je m'en vais. Bon voyage !

Elle allait sauter... Je la calmai d'un mot.

— Retourne à la maison, j'ai oublié quelque chose, dis-je à mon Finnois, que tout ce tapage n'avait réveillé qu'à demi.

Il grogna bien un peu, mais la promesse d'un rouble de pourboire donna des ailes à la jument boiteuse, et nous roulâmes bientôt vers la maison de ma tante, tous deux fort bourrus, et chacun dans notre coin.

L'angle du jardin apparut bientôt. J'allais déposer Clémentine où je l'avais prise, elle fit un geste négatif.

— Eh bien ! dit-elle, que penserait-on de moi ? Il faut que tu me ramènes au perron.

— Mais on me demandera des explications !

— Dis ce que tu voudras : la vérité, si tu veux !

Elle se rencogna, maussade. Chose très singulière ! nous n'étions plus fiancés, et nous n'avions pas cessé de nous tutoyer. A vrai dire, c'était une habitude de nos jeunes années, que nous avions eu beaucoup de peine à perdre : on n'est pas cousins pour rien.

Le tarantass s'arrêta devant le perron. à l'ébalissement général de toute la raisonnée, accourue au bruit des roues. Ma tante dominait toute la famille de sa haute stature, exhaussée de sa maigreur phénoménale.

— Mon Dieu, Pierre, qu'est-ce qu'il y a ? s'écria la digne femme bouleversée.

— Ma cousine m'avait fait un bout de conduite, je vous la ramène.

Clémentine descendit prestement et s'enfuit dans sa chambre pour éviter les reproches de sa mère sur son manque de convenance.

— Elle t'a dérangé de ta route, Pierre, me dit mon excellente tante ; pardonne lui, c'est une enfant mal élevée.

— Je n'ai rien à lui pardonner, ma tante, répondis-je